

Report of the Annual Meeting Rapports annuels de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Jacques Cartier, sa langue et sa religion

Léon Gérin

Volume 13, numéro 1, 1934

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300129ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300129ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gérin, L. (1934). Jacques Cartier, sa langue et sa religion. *Report of the Annual Meeting / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, 13(1), 68–70.
<https://doi.org/10.7202/300129ar>

All rights reserved © The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada, 1934

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JACQUES CARTIER, SA LANGUE ET SA RELIGION

Par LÉON GÉRIN

Ce titre a peut-être besoin, auprès de certaines personnes, d'un mot d'explication. Jacques Cartier, passe encore, puisque les Canadiens persistent à vouloir commémorer le quatrième centenaire de la découverte dans l'auréole de ce beau nom, même au risque d'aigrir un ou deux bons Français pour qui la glorification du "pilote hydrographe" semble devoir nuire à l'apothéose du roi chevalier. Mais sa langue et sa religion, que viennent-elles faire dans la caravelle du capitaine malouin? Tout simplement aider à reconstituer le milieu social où vivaient Cartier et ses compagnons. En guise de motif supplémentaire, on peut rappeler que le grand Rabelais lui-même est venu prendre langue, dans un double sens, auprès du pilote malouin. Il semble bien, en effet, que Cartier, notre découvreur, et le satiriste tourangeau se soient connus; mais, semble-t-il aussi, sans se lier d'amitié. Dans les écrits de chacun, on relève à l'occasion des traits parfois sournoisement lancés à l'adresse de l'autre. Et le vénérable chanoine Jacques Doremot, grand vicaire de Guillaume le Gouverneur,—celui-ci issu d'une vieille famille malouine et, de 1610 à 1630, évêque de Saint-Malo, ne ménage nullement l'auteur du *Pantagruel*. Dans son curieux ouvrage *De l'Antiquité d'Aléth* et de la ville de Saint-Malo (1628), on lit en effet que "Rabelais vint apprendre de ce Cartier les termes de la marine et du pilotage à Saint-Malo, pour en chamarrer ses bouffonnesques Lucianismes et impies épicurésimes".

Ce préambule nous justifie, si besoin était, de dire un mot d'abord de la langue de Jacques Cartier. Il est certain que la partie de la Bretagne habitée par notre découvreur était pays *gallot*, non pas pays *bretonnant*. Mais quelle sorte de français y parlait-on? Les relations attribuées à Cartier ne sauraient nous guider absolument, puisqu'on ne peut affirmer avec certitude qu'elles ont été rédigées par lui. Toutefois, même si ces relations ne sont pas en tout ou en partie de la plume de Cartier, au moins a-t-il dû en dicter maint passage à un scribe de son pays, et probablement de son propre bord.

Or que cette rédaction soit l'oeuvre directe du capitaine malouin, ou de quelqu'un de son équipage, comme ce Jehan Poulet, dont l'intervention est suggérée par M. Biggar, elle est assurément représentative du parler en usage dans la région de Saint-Malo, dans le milieu même où s'est dépensée la vie de Cartier. Comment se caractérise cette langue? M. Georges Saint-Mleux, dans une brochure publiée à Saint-Servan même, rue Jacques-Cartier, va nous le dire avec toute l'autorité de l'homme du pays, versé dans son histoire et ses traditions, en contact quotidien avec les descendants des contemporains et concitoyens de notre découvreur.

Dans une conférence prononcée le 21 août 1905, M. Saint-Mleux fait plusieurs constatations qui sont d'un réel intérêt pour nous. Il commence bien par contester le caractère d'oeuvre littéraire aux relations de notre découvreur. "Un orateur et non des moindres", dit-il, faisant allusion à l'honorable Adélarde Turgeon qui nous représentait aux fêtes de Saint-Malo, "n'a pas craint de nous parler de *Jacques Cartier écri-*

vain. . . Cela, M. Saint-Mleux ne saurait y souscrire. *Amicus Turgeo*, dit-il, *sed magis amica veritas.*"

Soit: Jacques Cartier manque de la culture littéraire qui, cent soixante ans plus tard, distinguera cette autre illustration navale de Saint-Malo, Duguay-Trouin. Mais, du moins, au témoignage de notre auteur, Cartier "parle la langue du XVI^e siècle. . . langue populaire et franche, non pas encore dénaturée par les surcharges pédantesques dont Rabelais et les poètes de la Pléiade l'affublèrent dans leur folie de latinisation et de grécisation à outrance".

M. Saint-Mleux poursuit: "Deux caractéristiques, entre autres, du parler de Jacques Cartier ont subsisté jusqu'à nos jours. D'abord le son de la diphtongue *oi*, prononcée aujourd'hui *wa*. . . Dès le début du XVI^e siècle, *oi* se disait *wè*, et Baïf, Ramus écrivaient carrément *oè*. . . Vous n'avez qu'à ouvrir l'oreille dans nos rues de Saint-Malo, et vous saisissez sur le vif la prononciation du XVI^e siècle: '*C'est pas mwè, c'est twè!*'" etc.

La seconde caractéristique: la triphongue *eau*. La prononciation *séo*, un seau, expression usitée encore à Saint-Malo, est celle du XVI^e siècle. Le mot anglais correspondant, "water" donne bien l'idée de la triphongue originelle.

Notre auteur signale de nombreuses ressemblances entre le parler de Jacques Cartier et le parler actuel de Saint-Malo, qui est aussi le nôtre. En voici quelques-unes: Le nordè; le vent du *su*, pour du sud; la Grand Porte, la Grand Rue, *un ancre*, *une hôtel*; bonne argent; *sarcher* pour chercher.

La conclusion de M. Saint-Mleux c'est que "Jacques Cartier parlait *le français*—et nous le parlons aussi—je veux dire le *dialecte* français particulier à l'Île-de-France et à une partie de la région du Centre, en opposition avec les dialectes *normand*, *picard* et *bourguignon*, qui furent à une époque du moins à peu près également employés comme formes diverses de la langue d'oïl."

En terminant, M. Saint-Mleux se réclame de la conclusion exprimée par M. Eveillé, dans son *Glossaire saintongeais*, à savoir que les divers dialectes provinciaux ne sont que des survivances "des formes de langage léguées par le moyen âge". Et M. Saint-Mleux renchérit là-dessus: "On ne saurait apprécier autrement ni mieux la nature du parler de Jacques Cartier, du vieux parler malouin encore vivant et pareillement du parler canadien."

Il est curieux de rapprocher ces vues de celles exprimées le 10 mars 1901, devant l'Union catholique de Montréal, par M. J-P. Tardivel, rédacteur de la *Vérité*. Elles se ramènent à ceci: "La langue parlée par les Canadiens est la vraie langue française." Et à l'appui de son opinion, l'auteur multiplie les citations des grammairiens Buffier, Mauvillon, Restaut, etc.

Après avoir disserté de la langue que parlait Cartier, disons un mot de sa religion. Chez lui la foi chrétienne, le sentiment catholique s'affirment aussi nettement que l'esprit et le verbe français. Sa langue c'était le vieux français populaire, imagé, savoureux, en usage au XVI^e siècle à l'extrémité interne de cette "corne" de la Bretagne. De même, sa religion c'est la foi chrétienne, catholique, naïve et sentimentale de son milieu celtique à peine touché d'esprit français.

Flaubert, de passage à Saint-Malo, écrit: "L'église est laide, sèche, sans ornements, presque protestante d'aspect. J'ai remarqué peu d'ex-

voto, chose étrange ici en face du péril. Il n'y a ni fleurs ni cierges dans les chapelles. . . ." Ce que Flaubert semble prendre pour une manifestation de protestantisme, n'est-il pas plutôt un reflet de ces habitudes de sobriété dans l'apparat et la décoration extérieure imposées au Breton, au Malouin surtout, dans l'isolement et le dénûment de sa dure vie de marin hauturier. Ici, je vais signaler en passant une question fort débattue chez nous: le véritable caractère de la "messe" dont il est si souvent parlé dans les relations de notre découvreur.

Sur cette question de la messe, les historiens de Cartier se tiennent prudemment sur la réserve. Ceux qui affirment résolument que Cartier avait des prêtres à son bord et que la messe était bien la messe sacramentelle avec consécration des espèces, s'inspirent plutôt du sentiment: cela s'est ainsi passé, car il convenait que cela se passât ainsi. La théorie de Schopenhauer qui veut qu'en matière psychologique, la volonté prime l'entendement, semble vrai pour certains esprits, du moins.

Quant à moi, me fondant sur le texte même de Cartier, avec ses lacunes et ses sous-entendus, et sur l'observation de ce qui se passe encore de nos jours, dans les courses lointaines de ces mêmes pêcheurs bretons de la côte nord, je pencherais à croire que la "messe" dont parle Cartier consistait simplement dans la récitation des prières du paroissien par les membres de l'équipage, parfois avec accompagnement de chants religieux.

Dans cet excellent Bescherelle, qui rend de si grands services à tous les travailleurs de la langue française, je relève cette définition: *Messe sèche ou nautique*. Messe supprimée aujourd'hui, dans laquelle il ne se faisait pas de consécration, et qui se disait ordinairement sur les vaisseaux. Et, dans le livre d'Anatole LeBraz, *Pâques d'Islande*, on trouvera une dizaine de pages de lecture fort attachante, où le vieux Jean-René Kerello se représente récitant et "chantant" la messe sur le pont de la *Miséricorde*, à Islande, pour ses compagnons de bord, qui ont la nostalgie du pays. Ceux-ci, à genoux,

la tête inclinée, en silence, écoutent tinter la clochette et ferment les yeux pour revoir en esprit l'église du bourg natal, l'autel paré de branchages et de fleurs, les chasubles des prêtres, brodées d'or, et, dans la nef, sur les nuques penchées des femmes les hautes coiffes de dentelle blanche, semblables à un grand vol de goélands. . .

Et voici, fort important pour la question sous étude, ce que raconte ensuite Kerello:

Je n'eus pas plus tôt achevé *l'Île missa est* que le capitaine me dit:

Ce n'est pas tout ça, Jean-René: Il n'y a pas de grand'messe sans un peu de chant.

Oui, oui, s'écrièrent les autres, il faut que tu chantes!

Et Kerello ajoute en guise d'explication:

Dès l'âge de ma première communion, j'avais été réputé pour ma voix, et ce fut à cause d'elle que Dom Bléaz, recteur de Plouguiel, m'attacha d'abord à lui comme enfant de chœur, puis en vint à rêver pour moi les gloires du sacerdoce. . . .

Ainsi de ce simple conte qui rappelle une ancienne habitude maritime, peut-on conclure que les expressions dont se sert Cartier de *messe ouïe* et de *messe chantée*, ne dénotent pas la présence nécessaire d'un prêtre officiant, mais indiquent simplement la lecture ou le chant des prières de la messe par les membres de l'équipage.